

Préface

De l'inactualité de Fragonard

Par Laurent Devèze

Directeur de l'Ecole Régionale des Beaux-Arts de Besançon

Gérard A. Jaeger nous le rappelle brillamment, Fragonard n'est pas un peintre léger. Du moins au sens où ce terme renverrait à quelque superficialité de forme ou de sujet.

Comme en témoignent les nombreux dessins et esquisses conservés au Musée des Beaux Arts de Besançon, il s'est toujours battu avec son trait, l'affinant sans cesse, cherchant, et c'est peut-être là sa plus grande gloire, à percer le mystère de la Chair.

Comment, en effet, dessiner le frémissement de la peau sous la première caresse encore inquiète du jeune homme, tout aussi inexpérimenté que sa douce ? Comment peindre la roseur qui vient aux joues lorsque la pudeur s'abandonne enfin à quelque « peut-être » ? Ainsi, et ce n'est pas son moindre mérite, l'essai de Gérard A. Jaeger rend-il justice à un créateur qu'on abandonne trop souvent au rayon des miniatures et des ornements coquins. Or, l'œuvre du peintre aimé de la Régence est à prendre avec le même sérieux que celui qui préside aux études littéraires aujourd'hui menées après Bataille, d'auteurs tels que l'abbé Prévost et le Divin Marquis.

Il y a dans l'injustice qui confond Fragonard et ces représentations bon marché d'intérieurs bourgeois, le refus de lire sous l'apparente légèreté de ses inspirations, l'ampleur du drame humain. Ou plutôt l'effort incroyable qu'il a

fallu à cet homme pour rappeler qu'au cœur de la violence de la cour et des troubles révolutionnaires, il y eut toujours quelque part le frisson d'un premier baiser.

En fait, la lecture de cet ouvrage nous évoque Jean-Jacques Rousseau, qui sut écrire la *Nouvelle Héloïse* ou *Les Confessions* sans renier pour autant, tout au contraire peut-être, son *Contrat social*, ou son *Discours sur les sciences et les arts*. Certes, le *Devin de village* n'est pas l'œuvre qui fit entrer le citoyen de Genève au panthéon des philosophes et de la République, mais à vouloir comprendre vraiment son œuvre, on doit tenter de la cerner toute entière jusque dans ses rêveries. Fragonard aurait donc cette faculté de faire raisonner les paroles de Saint-Preux, au cœur d'un temps plus enclin à suivre les discours de haine d'un Saint-Just.

Plus d'un critique grincheux, qui fait le fine bouche devant le détail d'un épiderme « accidentellement » dévoilé ou l'envolée d'un jupon provoquée par une insolente balançoire, oublie qu'il a souvent vu sa vie même mue par la profondeur d'un décolleté ou l'apparition d'un torse dégagé sous une chemise imprudemment ouverte. Oubli de soi, de ses petits plaisirs, qui loin d'être négligeables mènent en fait le monde autant que les bouleversements politiques.

On peut se souvenir précisément d'une date d'élection présidentielle, mais qui oserait prétendre qu'il a oublié la première saveur d'autres lèvres que les siennes. Pour le dire encore plus crûment après Freud, on ne peut guère que souscrire à ceux qui ne voient dans le fameux « Verrou », qu'une affaire de marquis en goguette qui ne les concernerait pas...

Fragonard est donc bel et bien le peintre de notre mémoire intime, nous conte l'auteur ces nouvelles *Indiscrétions d'atelier*, celle qui, peut-être, ne fait pas de nous des héros à la David, mais simplement des hommes à la Rousseau.

Mais ce qu'il y a sans doute de plus beau dans le récit de Gérard A. Jaeger, c'est la détresse d'un homme qui pour être de son temps a finalement choisi de risquer de n'être pas toujours à la mode.

Car l'histoire de cet immense peintre, du moins telle qu'elle se déploie dans le présent ouvrage, nous rappelle un autre maître de « l'art du soupçon », qui décida de pourfendre l'illusion de l'actuel afin d'être totalement contemporain. Nietzsche, dans ses *Considérations* fameuses, ne nous enseigne-t-il pas que pour incarner son époque il ne faut pas rechercher à coller à son temps ? Risquer l'indifférence et le mépris, survivre au fait de n'être pas, ou pire, d'avoir été une fois à la mode et de ne l'être plus, voilà ce qui caractérise celui qui suit son chemin de connaissance.

Fragonard connut la gloire et le mépris, le succès et l'oubli, mais ce qui fait sa grandeur est précisément l'écoute à l'égard de sa propre nécessité de peindre. Celle qu'il a toujours manifestée, à l'endroit des nobles commanditaires, comme ceux de la République naissante et convulsive.

L'essai de Gérard A. Jaeger peut décontenancer à la première lecture, car romancier historique tout autant que Docteur, il a composé sa réflexion comme on tisse la trame d'une intrigue ou d'un drame. Loin d'y voir un défaut, il convient d'en saisir la pertinence, celle qui précisément s'impose à celui qui veut saisir vraiment le sens d'une œuvre, jusque dans les vicissitudes de l'existence qui l'ont engendrée.

Fragonard est un peintre inactuel et passé de mode, et donc éternellement contemporain, en somme, puisqu'à en croire Giorgio Agamben : « Contemporain est celui qui reçoit en plein visage le faisceau de ténèbres qui provient de son temps »¹.

1. *Qu'est-ce que le contemporain ?* Leçon inaugurale de l'Université IUAV de Venise. Cours de philosophie théorique, 2005-2006.